

Quelques couvercles soulevés

J'ai passé une grande partie de mon enfance, quand je n'étais pas avec les copains, à jouer aux petits soldats. J'avais deux sacs en plastique transparent où je les entassais et que je trimballais partout dans la grande maison près de Saint-Valery-en-Caux où nous habitons tous les cinq, mon grand-père, mes parents, ma sœur jumelle et moi. Je débballais mes armées n'importe où et je m'inventais des histoires en fonction du terrain choisi. Je me souviens d'un buffet de cuisine, avec ses niches, ses recoins et ses tiroirs, autant dire ses pièges, ses trappes et ses traquenards, qui excitait particulièrement mon imagination. Les tapis étaient des prairies infinies où chevauchaient des cow-boys intrépides.

Il n'était pas rare qu'ils fassent alors de furieux combats contre des soldats allemands qui les attendaient cachés en embuscade derrière des pieds de commodes ou d'armoires. Les histoires s'inventaient sans soucis de cohérence chronologique, et ne s'encombraient pas de vraisemblance. Les héros de la télévision de l'époque, comme Joss Randall et sa Winchester à canon scié (une demi-allumette scotchée sur le flanc d'un pseudo-chasseur de primes) ou Joe Mannix (je chantais alors la musique de Schifrin pour bien montrer aux autres petits soldats que ça allait barder), venaient souvent à ma rescousse lorsque les situations devenaient inextricables.

Je ne me souviens plus de ces histoires inventées, mais quand il m'a fallu, avec ma frangine, vider la maison des parents je suis retombé sur ces deux sacs... Je les ai retournés sur le plancher du grenier avec le même geste précautionneux, le même sentiment d'impatience et j'ai été troublé en constatant que toutes ces figurines de plastique m'étaient encore extrêmement familières. Je me souviens alors que j'ai tout remballé avec précipitation, comme on refoule un souvenir encombrant avant d'être balayé par une émotion insupportable. Je suis comme ça. Du genre à me protéger de ce qui réveille en sursaut les souvenirs sensibles.

Je sais qu'on ne soulève pas certains couvercles impunément !

On peut bien la jouer tout sourire au quotidien. N'empêche... Ça mijote, ça travaille dans les profondeurs ! La prudence ou la lâcheté espèrent qu'on laissera clapoter le moût dans le fond des marmites jusqu'à l'extinction totale des fermentations. On s'efforce d'y croire.

Mais un jour, malgré soi, il faut glisser l'œil dans les ténèbres des marmites.

C'est l'heure d'exhumer les morts, de lacérer les dernières illusions, de me regarder en face.

Je ne sais d'ailleurs pas où cette mise en mots va m'emmener, ni même pourquoi je suis saisi par le besoin de raconter ces histoires et les bouts de vie en forme de culs-de-sac qui vont avec. On va me demander des comptes et des explications. Je le sais, ça ne m'est pas égal. Je ne me sens pas coupable. Par conséquent qu'on ne s'imagine pas que je m'emploie à soulager ma conscience. Il faut juste qu'une fois dans ma vie je prenne la peine de contempler mes défaillances, que j'assemble les mots les plus justes pour circonscrire leur prolifération, que je les fixe une fois pour toutes dans un texte afin que personne ne se sente autorisé à prendre la parole à ma place.

Sait-on jamais, n'est-ce pas...

Les glaçons craquent. Je sens bien qu'avec les années je suis de moins en moins étanche. Que le bourbon me grise moins qu'il ne m'ébranle. Qu'arrivera-t-il si je m'épanche, un soir de picole, auprès de quelque oreille attardée?...

Une histoire comme ça, quand on la recueille, faut drôlement être solide pour l'étouffer, mettre son mouchoir par-dessus et n'en plus jamais rien dire.

Non, non, non... Mieux vaut garder la main, la débiter soi-même, à mots pesés, bien ordonnés...

C'est l'été. Je crois que c'est l'été. Je le pense à cause du souvenir que j'ai de la lumière dorée qui tombe, oblique, sur le sol carmin de cette pièce, mais à vrai dire je ne suis plus sûr de rien. C'est un bel après-midi en tout cas, et j'ai renversé mes deux sacs de soldats sur le lino rouge du bureau.

On appelait cette pièce-là le bureau parce qu'il y en avait un en chêne, imposant, avec un sous-main en cuir et un grand buvard vert bouteille plein de pâtés. Mais personne, jamais, ne venait y faire de travaux d'écriture. Les travaux

d'écriture n'étaient pas le genre de la maison. Quand les vieux s'y collaient à contrecœur, pour régler des factures, gamberger un peu ou passer les commandes aux fournisseurs, ils s'installaient plus volontiers dans la salle à manger, sur la toile cirée à motifs de chasse, tous presque effacés aux endroits des plats et des assiettes... On l'appelait aussi ainsi parce qu'il y avait un classeur à rouleau dont j'adorais tourner la courte clé d'un quart de tour pour entendre le fracas de son déroulement. On y trouvait surtout un coffre-fort énorme, noir, haut comme moi, avec quatre boutons qui cliquetaient au hasard des essais qui m'occupaient longtemps, l'oreille dressée, la joue collée contre la paroi froide, et qui se révélaient toujours infructueux. Mes échecs ne m'empêchaient pas pour autant de tirer sur la poignée en forme de roue, ni de soulever le cache-serrure pour tenter d'apercevoir, l'œil vissé au trou obscur, quelque chose dans ce ventre à secrets.

Je ne venais pas jouer souvent dans cette pièce.

Pas assez de cachettes pour mes troupes, trop peu d'abris, d'angles morts à mon goût. Pourtant cet après-midi-là j'y suis, et j'y suis bien. Les intrigues ou les batailles font rage. On m'a oublié et je nage dans un bonheur

d'enfance entier, sans nuances. Un de ceux dont on recherche en vain l'insaisissable perfection tout au long d'une vie d'adulte. Je suis chacune de ces figurines. Je meurs et je ressuscite cent fois par personnage. Je chante, je bruite, je complotte à plat ventre sur le lino tiédi par le soleil. Je peux détester, combattre, vaincre, fraterniser à loisir ! J'organise des alliances et des interventions spéciales de héros improbables. Je me perds et me trouve dans ces guerres imaginaires, je me dessine tel que je me souhaite quand la force et la vigueur me feront naître aux aventures du monde réel. Je m'entraîne à vrai dire pour « quand je serai grand »... Je ne m'imagine pas, adulte, autrement que dans la peau d'un aventurier. C'est un après-midi parfait.

Je ne sais plus comment c'est arrivé, mais je me revois à ce moment précis où je suis debout, silencieux, devant le grand coffre ouvert. Sans doute ai-je essayé à un moment de tirer la roue vers moi, puisque je m'y risquais à chaque fois. Je ne sais plus rien du probable étonnement qui a dû me saisir quand la lourde porte qu'on avait oublié de fermer s'est ouverte sans un bruit. J'ai beau multiplier les efforts de mémoire, les deux séquences s'enchaînent, distinctes, sans que je parvienne à les relier. Pour la première fois je

suis seul devant la gueule béante de ce monstre de fonte et d'acier. Il y fait sombre, il y fait froid, un enfant comme moi, si l'on retirait les quatre tablettes métalliques, pourrait y tenir. L'idée m'en est venue et j'ai frissonné. Je me suis immédiatement senti en faute. J'ai redouté ou espéré qu'on me surprenne en flagrant délit. J'ai avancé les mains... Il y avait deux magazines, une enveloppe de papier kraft avec des photographies et trois ou quatre boîtes en carton. Pas de billets de banque, pas de courriers, un peu de paperasse sur la plus haute tablette... Finalement bien peu de chose par rapport à ce qu'un tel meuble aurait pu contenir de secrets...

Les magazines... Je me souviens bien, très bien, de ces deux revues. Il y avait un numéro de *Lui*, le fameux magazine de l'homme moderne. Je l'ai feuilleté en sautant d'emblée les premières pages, pleines de pubs et de rédactionnel. Pensez donc ! J'avais déjà vu ce genre de journal chez un copain. D'ailleurs quand j'allais chez le coiffeur, il y en avait toujours deux ou trois dans la pile des canards mis à la disposition des clients. J'y piquais un bon jeton à la dérobee tout en surveillant le merlan dans le reflet de sa glace ; ce mélange

de fraude et d'érotisme m'excitait comme il faut et nourrissait pour un temps mes rêveries. Sur l'exemplaire trouvé dans le coffre on voyait Brigitte Bardot et Jane Birkin enlacées, nues, dans un grand lit aux draps défaits. Je sais que ce détail me permettrait de dater mon souvenir mais je n'ai pas cette curiosité. De belles nénétes plus ou moins dévêtues, plus ou moins souriantes s'étaient étalées sur d'autres pages dans un flou prétendument artistique. Leurs seins pigeonnaient sans agressivité, on ne voyait pas les sexes qui restaient dissimulés sous des toisons moussues. C'était avant les tontes généralisées et la mode des chattes lisses. Les carnations de ces belles avenantes étaient douces, chaudes et bronzées. C'était gentiment sexy et pas angoissant pour deux ronds. Je me donnais l'impression de prendre un petit acompte sur ma future vie sexuelle. Ce genre de donzelles ne pourrait que succomber au mâle volontaire et au menton carré que je deviendrais un jour mystérieusement, moi le Cauchois pur jus à la bouille rose et ronde.

L'autre revue s'appelait *Union*. C'était un format de poche avec beaucoup trop de textes et, de loin en loin, des vignettes plus ou moins salaces... J'ai bien tenté de lire en diagonale

quelques articles, mais je n'en étais pas là. Les sujets évoqués me dépassaient largement...

Ensuite l'enveloppe de kraft et les photos... Je les ai sorties en toute naïveté et je n'ai pas compris tout de suite qu'il s'agissait de clichés pornographiques, d'images en gros plan. Il m'a fallu faire un effort pour donner du sens à ces images. Je n'avais jamais vu de sexe d'homme pubère et encore moins de femme... Avais-je seulement jamais vu un autre sexe que le mien, petit, doux, engoncé? Il s'agissait de photos en noir et blanc de moyen format, sur papier glacé, avec une marge dentelée. Certaines étaient cornées, pliées, maltraitées. Je me souviens d'une profusion de poils très noirs, de peaux blafardes, blanchies encore par la puissance d'une ampoule de flash, d'une bite enfouie, veinée, presque torsadée, ainsi que de lèvres luisantes, ouvertes, grumeleuses et d'un vagin nacré. Il y avait aussi des photos de cuisses écartées et d'un sexe de femme chiffonné, aux poils collés, tortillés, gluants. Sur d'autres clichés on voyait pendre des couilles gonflées à la base d'une queue démesurée... Beaucoup de très gros plans, quelques plans moyens. Les visages étaient systématiquement hors cadre. Sur un tirage ou deux il y avait des découpes faites à la

va-vite, destinées probablement à dissimuler des détails identifiables. La violence de ces images et l'excitation qu'elles ont provoquée restent à ce jour pour moi une expérience inégalée.

Je ne me suis pas posé la question de l'auteur de ces photos, ni non plus des individus représentés. Je crois que je n'étais pas en mesure de penser à grand-chose parce que j'étais submergé par la puissance de ces images. Il m'a fallu des années pour associer ces clichés aux activités de photographe amateur de mon père. Celui qui battait la campagne et les kermesses le dimanche pour faire des images d'une confondante banalité n'en pouvait être responsable. Il avait deux Leica, un appareil Agfa à soufflet, des pieds, un superbe agrandisseur et une petite pièce dédiée où il allait faire ses tirages deux ou trois fois dans le mois. Il était trésorier du club photo d'un bourg voisin. Et malgré tous ces indices insistants je n'ai pas fait de lien entre ces photos et lui avant de devenir moi-même adulte. J'ai mis aussi beaucoup de temps à comprendre et à accepter qu'ils aient pu se mettre ainsi en scène, ma mère et lui, car jamais mes parents n'ont abordé devant moi leur sexualité. J'ai plusieurs boîtes à chaussures de ses négatifs. Je les ai récupérés, non pour

confirmer et attester ce que je sais maintenant, mais pour que ma sœur, Léa, n'aille pas faire de mauvaises trouvailles en cherchant les photos de papa qui nous a, par ailleurs, aussi beaucoup photographiés.

Et puis les trois ou quatre cartons... Ils étaient rectangulaires, neufs, pas très hauts, gris avec des étiquettes pleines de chiffres ou de codes, tous scellés, sauf un, par une bande de papier gommé. J'ai tiré vers moi celui qui n'était plus vierge et je l'ai ouvert tout en sachant dès cet instant ce que j'allais trouver dedans. Il s'agissait de cartouches pour le fusil de chasse de mon père. J'en ai soulevé deux que j'ai fait rouler dans mes mains, que j'ai respirées pour sentir l'odeur de la poudre et du plomb. J'avais en tête la phrase de mon grand-père qui disait que c'était une hérésie d'avoir une arme chargée et des enfants dans une même maison. C'est sans doute pour cette raison que ces munitions me sont immédiatement devenues précieuses. Avec la possibilité de charger un fusil « comme un homme » je mettais un pied hors du temps de l'enfance, au moins pour mon grand-père, qui vivait avec nous et à qui je vouais une admiration imbécile. Enfin, tout ça restait évidemment très confus pour moi...

Toujours est-il que j'ai glissé les deux cylindres de laiton et de plastique rouge dans ma poche.

C'était toute une histoire ce fusil accroché haut, par sa sangle, au-dessus d'un meuble bas du salon où mon père invitait et rassemblait les ouvriers, le vendredi soir, avant le départ en week-end, pour un apéritif assez convivial. Cette copropriété familiale, achetée par mon père et mon grand-père, était une arme de luxe, entretenue, choyée et caressée. On disait déjà qu'un jour elle m'appartiendrait. Elle avait coûté très cher, paraît-il, et avait quelques particularités. Ainsi les canons superposés ne basculaient pas, mais pivotaient facilement vers la droite, ce qui permettait un réarmement très rapide selon mon grand-père. Ce qui me plaisait surtout c'était ses deux gâchettes logées dans la crosse, qui lui donnaient à mon sens une allure très western et une sacrée silhouette.

Un jour d'hiver, alors qu'il la démontait pour la graisser, mon grand-père, qui n'était pas à un paradoxe près, m'en avait montré le fonctionnement, la façon de la charger, de la mettre en service en ôtant la sécurité automatique, et même, son odeur de gitane dans mon cou et ses bras nerveux m'enveloppant, il m'avait permis de l'épauler à vide. Ma mère qui passait par là

à l'improviste, voyant son manège, l'avait vigou-
reusement remis en place. Il avait bougonné,
m'avait fait un clin d'œil et avait fini son
ouvrage comme si nous n'avions pas été
dérangés.

Au bout d'un certain temps, que je ne saurais
pas estimer (cinq minutes? quinze? une heure
peut-être?), j'ai remis scrupuleusement en
place, pour ne pas me trahir, tout ce que j'avais
dérangé dans ce coffre et qui m'avait tant boule-
versé, puis j'ai repoussé la lourde porte gris
plomb avec précaution. J'ai ensuite réquisitionné
mes troupes, mes cow-boys solitaires et mon
artillerie légère. Appelées presto par d'autres
aventures, mes armées sont allées explorer
d'autres contrées, d'autres pièces pour livrer
d'autres combats. Je ne sais plus précisément ce
que j'ai fait de la fin de cette belle journée lumi-
neuse, mais je me souviens d'un après-midi et
d'un repas du soir, la tronche assaillie plein pot
par des visions d'accouplements velus, passés à
vérifier sans cesse que mes cartouches étaient
toujours en place au fond de ma poche. Je les
serrais, les roulais dans ma paume, les frottais
avec mon pouce.

J'allais aux toilettes pour les regarder.

Un sentiment de plénitude, alors, m'apaisait.